



Présentation. La langue vivante de la clinique psychanalytique

Véronique Lussier et Sophie Gilbert

Pour ses deux dossiers thématiques de 2011, *Filigrane* conviait ses auteurs à témoigner de « la langue vivante de la clinique psychanalytique ». La réponse fut prompte à venir et volubile, signe que la question de la langue anime toujours aussi profondément la communauté psychanalytique contemporaine.

Certes dès l'origine, langue et psychanalyse sont indissociables : « talking cure » oblige. Mais il s'agit, on le sait, d'une langue bien particulière, celle qui est traversée, structurée par l'inconscient. Telle est notre langue commune, notre matériau de travail dans la rencontre analytique toujours au plus près du « Site de l'étranger » pour paraphraser Fédida. Il y a la langue que l'on prononce, celle que l'on entend, celle que l'on écoute, celle qui se livre et se refuse à la fois. La langue et ses intrus, la langue du rêve, la langue des rébus. La psychanalyse est depuis toujours attentive aux ratés, aux non-dits, aux silences, à la langue trouée de l'inconscient. Les mots pour le dire et pour le taire, le déguiser, le révéler. Sans oublier que la langue de l'analysant, comme celle de l'analyste, est aussi véhicule de culture, d'histoire, de migrations, d'aliénation. On peut d'ailleurs mettre en doute la notion d'UNE langue psychanalytique, là où les querelles idéologiques livrées à mots couverts évoquent pour d'aucuns une véritable tour de Babel... Reste que les auteurs qui ont contribué à ce numéro du printemps ont trouvé une voix commune, celle qui s'adresse au lecteur pour dire sans équivoque une psychanalyse vivante, plurielle et métissée, passionnément habitée par la question de sa (ses) langue(s).

Janine Altounian dit trouver pour son article « un heureux appui dans un fait de langue en allemand » : le même substantif « Übertragung » désigne à la fois « transfert » et « traduction ». Elle se propose d'établir un parallèle entre deux types de traduction : « la traduction d'une langue à une autre et la traduction en mots – effectuée dans le champ transférentiel et dans celui de l'écriture – de ce qui n'en disposait pas pour se dire ». Une certaine analogie peut ainsi s'établir, nous dit-elle, entre la traduction linguistique et celle du travail analytique dans la cure ou l'écriture, « soit parce que les mots de l'*original* sont étrangers à cet autre qu'est le lecteur, soit parce que l'*originel*, transmis sans mots, doit trouver ses mots en présence de l'autre du transfert ». Lorsque l'auteure évoque « la traduction, en une langue, de ce qui ne pouvait s'exprimer en un langage », elle fait référence à son expérience d'analysante